Archives de sciences sociales des religions

168 | 2014
Bulletin Bibliographique

Jean Baubérot, Une si vive révolte

Préface de Edwy Plenel, Paris, Les Éditions de l'Atelier, 2014, 232 p.

Pierre Lassave

OpenEdition Journals

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/assr/25863
DOI : 10.4000/assr.25863
ISSN : 1777-5825

Éditeur
Éditions de l'EHESS

Édition imprimée
Date de publication : 31 décembre 2014
Pagination : 120
ISBN : 978-2-7132-2467-6
ISSN : 0335-5985

Référence électronique
Pierre Lassave, « Jean Baubérot, Une si vive révolte », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 168 | 2014, mis en ligne le 02 avril 2015, consulté le 22 septembre 2020. URL : http://journals.openedition.org/assr/25863 ; DOI : https://doi.org/10.4000/assr.25863

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

© Archives de sciences sociales des religions

Jean Baubérot, Une si vive révolte

Préface de Edwy Plenel, Paris, Les Éditions de l'Atelier, 2014, 232 p.

Pierre Lassave

RÉFÉRENCE

Jean Baubérot, Une si vive révolte. Préface de Edwy Plenel, Paris, Les Éditions de l'Atelier, 2014, 232 p.

1 Jean Baubérot, cet auteur bien connu de nos colonnes pour ses travaux d'histoire et de sociologie du protestantisme et de la laïcité, a retrouvé ces dernières années, en ses temps de retraite active, ses « cahiers de bord » où adolescent il criait déjà sa révolte contre le mensonge des gouvernants, le racisme ordinaire, l'injustice sociale et la violence d'un État colonial alors empêtré dans la guerre d'Algérie. Un demi-siècle plus tard, celui qui est devenu président d'un grand établissement universitaire (EPHE) et conseiller du Prince ès laïcité avec rosette à la boutonnière se demande si la sainte colère du jeune « Jean-Ernest », élève turbulent d'un lycée de Limoges, n'a pas été trahie par le « Jean », savant républicain comblé d'honneurs. C'est ainsi qu'a débuté l'écriture de ce livre autobiographique, jusqu'à ce que l'auteur se décourage tant les fils du récit étaient ténus entre le début et la fin de son parcours. Il a fallu l'encouragement de l'ami Edwy Plenel, célèbre journaliste du *Monde* puis de *Médiapart*, pour que l'autobiographe poursuive son entreprise en y intégrant l'étape intermédiaire mais décisive des années révolutionnaires (mai 68) qui jouent dans cette trajectoire le rôle de transition entre révolte et intégration. D'où ce récit en trois parties : 1. « Rebelle et boutonneux » ; 2. « Transgression et révolution désacralisée » ; 3. « Un mandarin hérétique ? ».

2 Menée finalement à bien par la vertu des enchaînements et des échos entre moments successifs, l'entreprise ne manque pas de saveur par son ton badin à l'ironie décalée ainsi que par le miroir qu'elle renvoie d'une génération si marquante pour l'époque actuelle que d'aucuns s'obstinent aujourd'hui à l'oublier. Les fils renoués sont multicolores, ils mêlent ainsi émois amoureux, croyance métaphysique, engagement révolutionnaire, labeur d'études et d'enseignement, vie conjugale et parentale, gestion administrative, conseil républicain, présence médiatique, etc. Une multiplicité de registres qui fait le sel de ce témoignage dont il faut saluer par ailleurs le caractère pionnier dans le petit milieu des sociologues des religions.

3 Premier acte… Notre « grillon » rebelle, ainsi qu'il se nomme chez les Éclaireurs scouts, est le cadet d'une famille d'enseignants (le père en histoire-géographie, la mère en psychologie), normaliens méritants issus de milieux ruraux et modestes dont la branche paternelle a fait souche à Limoges. Famille protestante et républicaine à laquelle le narrateur rattache quelque ancêtre libre penseur. Le petit Jean-Ernest est un gaucher contrarié qui compense son allure malingre par des paroles et des actions débordantes. Dès quinze ans, le lycéen remuant mais passionné d'histoire et de politique, admirateur de Mendès-France, écrit même à Guy Mollet pour lui intimer l'ordre de faire cesser la guerre en Algérie ! Enfant terrible d'une paroisse protestante plutôt guindée, il fréquente un prêtre-ouvrier aux idées sociales plus généreuses et manque de se convertir au catholicisme. Le narrateur évoque plus ses premières

aventures avec les filles que sa rencontre intime avec l'Évangile. Quelques déboires sentimentaux et un pénible conflit avec les adultes conservateurs de sa paroisse ramènent le lycéen aux études. Si bien que, contre toute attente, le rebelle accepte de passer le concours général et gagne le premier prix avec une dissertation d'histoire sur les rapports entre Église et État sous le concordat de Napoléon (sujet prémonitoire s'il en est !). C'est la gloire ! Jean, qui a signé sa copie en oubliant volontairement son second prénom (Ernest), monte à Paris recevoir son prix des mains du Général de Gaulle. Le petit génie voit sa photo dans *France Soir* et devient par la suite une sommité locale après un reportage en Israël, réalisé dans la foulée du concours, où il visite un kibboutz et s'entretient avec des parlementaires. Sa conférence à l'hôtel de ville de Limoges en 1959 attire six cents auditeurs et il se voit reçu à déjeuner par le préfet. De quoi faire perdre ses boutons d'acné et améliorer sérieusement son aura auprès de la gent féminine, ce dont il ne se privera nullement. Mais le lauréat, qui entre temps découvre l'amour avec une des plus belles filles de son entourage, ne va pas jusqu'à accepter de préparer le concours de l'École normale car il a décidé de devenir pasteur missionnaire chez les plus pauvres. Il monte à Paris en 1961 se former à la théologie et va se joindre à cette génération contestataire qui livre combat contre la torture en Algérie et le napalm au Vietnam et plus largement contre l'impérialisme, stade ultime du capitalisme.

4 Second acte… Intenses années 1960 et parisiennes pendant lesquelles l'étudiant déploie ses talents en de multiples engagements de jour comme de nuit. Le jeune « chrétien irréligieux », se voit proche des thèses de Dietrich Bonhoeffer sur le Christ abandonné de Dieu. Il n'adhère pas moins à la tendance « italienne » (pour ne pas dire « gramscienne », par rejet du culte de la personnalité) de la remuante Union des étudiants communistes, vivier « gauchiste » à l'origine du mouvement de 68. Celui qui signe Jean Beléros fait scandale par ailleurs dans la revue protestante *Le Semeur* pour ses positions libertaires et favorables à l'avortement. Il n'en devient pas moins l'animateur plus sage des Amitiés Judéo-chrétiennes et entame du côté de la Sorbonne une thèse d'histoire sur les cultes protestants non reconnus au XIX^e^ siècle (soutenue en 1966, sous la direction de Daniel Robert, EPHE). À l'approche de 68, ses engagements redoublent dans le CRIR (Centre révolutionnaire d'initiatives et de recherches), groupuscule de contestation globale issu de la branche italienne. Jean Baubérot crée avec Jean Schalit et Michel-Antoine Burnier la revue contre-culturelle *Action*, puis *Hérytem* qui se réclame du philosophe américain d'origine allemande Herbert Marcuse, rendu célèbre en France par sa critique radicale de « l'homme unidimensionnel » forgé par le totalitarisme des « trente glorieuses ». Mais le docteur en histoire devient aussi pour vivre collaborateur technique à l'EPHE ; il rencontre Michèle, son épouse, voyage à Cuba, devient père. Comme nombre d'artisans de Mai 68 nés pendant l'Occupation (avant les baby-boomers), il ne tarde pas à voir dans les barricades du Quartier Latin « le feu d'artifice qui clôt la fête ». Le dogmatisme des révolutionnaires d'opérette active sa prise de conscience des résistances de l'histoire à l'utopie. Les années 1970 amorcent un tournant : au bonheur privé de la vie conjugale se joint le travail de recherche savante pendant que la militance publique se fait moins compulsive. Face à la déconfiture des dogmes révolutionnaires, le chercheur engagé découvre grâce à Maxime Rodinson, grand islamologue marxiste, que l'objectivité, ce supposé avatar de l'idéologie bourgeoise, ne manque pas de consistance dans un mouvement d'appréhension critique du réel. De quoi encourager sa fouille dans les archives de ces communautés évangéliques dissidentes du Midi dont le chercheur se retrouve le

lointain descendant et qui luttaient pour la reconnaissance du droit à l'incrédulité. Guidé par Daniel Robert dans les arcanes académiques, il soutient sa thèse d'État et occupe finalement la chaire d'histoire et de sociologie du protestantisme à l'EPHE (1978), après la démission soudaine de son mentor, malade. Il faut dire que le jeune directeur d'études a su nouer des liens discrets avec les membres du Groupe de sociologie des religions, discipline qu'il assimile avec ses grands auteurs comme Max Weber pour mieux comprendre l'histoire dans toute sa complexité. De peuple naguère chéri, Israël ne devient pas moins pour lui État expansionniste. Le premier livre de l'auteur, *Le tort d'exister* (1970), embrasse ainsi la cause palestinienne, un essai qui reçoit le prix de l'Amitié franco-arabe. Mais le combat aux côtés des militants de l'OLP n'est pas seulement physiquement risqué, il l'est aussi intellectuellement car l'auteur lutte également contre tout antisémitisme et judéophobie. Ligne de crête qui va marquer son itinéraire ultérieur. Démissionnaire de la « Fédé » protestante pour cause d'agnosticisme au début des années 1970, le chrétien hérétique retrouve la foi à la fin de la décennie pour s'opposer à la vulgate marxiste des chrétiens de gauche qui ont oublié la vie de l'esprit. La complexité d'attaches multiples et contraires nourrit la transition vers la carrière professorale, experte et citoyenne.

5 Troisième acte… Avec l'arrivée de la gauche aux affaires, l'enseignant-chercheur n'oublie pas la cause des minorités réprimées par la société dominante. « Contestataire et organisateur », il s'active dans la fédération protestante en créant des revues militantes (*Itinéris*, *Autre temps*) et en faisant du tricentenaire de la révocation de l'Édit de Nantes (1685) un événement tant en termes de rassemblement des familles spirituelles que de laïcité républicaine. Laïcité « libératrice », précise l'historien qui décrypte les « seuils de laïcisation » successifs de la société française de la Révolution de 1789 à aujourd'hui. Preuve du succès de ses initiatives conciliatrices, le Président Mitterand lui confie la rédaction de son discours de commémoration. Diverses responsabilités publiques vont dès lors jalonner la construction d'une œuvre historienne autour de ce thème central et universel de la laïcité dont il occupe la première chaire à l'EPHE (1991) : la présidence de la section de sciences religieuses de la même école (1986), la création du Groupe de sociologie des religions et de la laïcité en 1995, un temps de conseiller ministériel (1997-98) aux initiatives citoyennes auprès des affaires scolaires (Ségolène Royal), la présidence de l'EPHE (1999), la participation à la célèbre commission Stasi (2003) autour des questions de signes religieux à l'école, sans compter la multiplication des expertises aux quatre coins du monde, du Québec au Japon notamment. Pourtant, l'impétrant s'était entendu dire le jour de sa soutenance (1984) que ses recherches sur la laïcité ne pouvaient intéresser personne et qu'il valait mieux continuer à travailler sur le protestantisme ! Mais « l'affaire du foulard » des collégiennes musulmanes de Creil (1989) a depuis lors changé la donne et conforté l'investissement consenti pour ériger le « pacte laïque » en thème de savoir et de combat. Par les responsabilités successives qu'il assume, le contestataire organisateur fait l'expérience cuisante du narcissisme académique, des coteries politiques et surtout de la résistance passive des bureaucraties installées. Il peut cependant mettre à son actif quelques réalisations utiles, par exemple l'Institut européen en sciences des religions créé dans la foulée du rapport Debray sur l'enseignement religieux à l'école (2002). Au cœur du récit de ses démêlés administratifs, on appréciera au passage la connivence discrète du narrateur avec la ministre amenée à « remonter les bretelles » de son conseiller qui bouscule un peu trop les habitudes. Malgré les pressions, le sage de la commission Stasi est le seul à s'abstenir sur ses conclusions tendant à interdire le

port de signes religieux à l'école. À l'une de ses étudiantes qui lui demande s'il accepte qu'elle vienne en cours avec un foulard sur la tête, il répond : « Oui, si ce n'est que sur la tête et pas dans la tête ! » Militant des droits de l'homme, l'expert plaide en effet pour « un mode d'organisation politique visant la protection de la liberté de conscience et l'égalité des citoyens, par le double moyen de la séparation de la religion et de l'État et de la neutralité de la puissance publique envers les diverses croyances » (p. 216). Et celui qui rejette tant le dogmatisme laïciste que les sirènes d'une laïcité « ouverte » ou « positive » enfonce le clou : « La laïcité ne réprime pas la religion, elle lui impose la liberté de tous, le droit de choisir sa fin de vie, le droit au mariage pour personnes de même sexe » (p. 217). Ces positions inscrites dans la mémoire de la conquête des libertés individuelles depuis la Révolution et des compromis républicains qui en ont marqué les étapes, comme la loi de Séparation de 1905, sont utiles hors des frontières de l'hexagone. Et l'historien ne se prive pas de les confronter aux multiples contextes nationaux qu'il rencontre le long de son parcours mondial de « *Visiting Professor* ». La Légion d'honneur prise sur le contingent propre du Président Chirac, autre complice discret qui apprécie l'intégrité du franc-tireur, couronne cette traversée des lambris parisiens et des amphithéâtres du monde. Au seuil de la retraite, l'intellectuel engagé se voit sollicité pour présider la Fédération protestante. Mais sa candidature un peu forcée ne manque pas de se heurter aux dogmatismes locaux. Rompu au fil du temps aux raccourcis des magazines et des plateaux de télévision, le penseur de la laïcité laisse transparaître une certaine amertume face au consensus mou de ce qu'il appelle « l'extrême centre » et que le philosophe et linguiste italien Raffaele Simone appelle le « monstre doux », mélange de consumérisme, de jeunisme et de virtualité numérique qui délègue la solidarité aux téléthons dans l'instant même où les migrants misérables d'Afrique périssent en mer et les victimes des « *subprimes* » se retrouvent à la rue au cœur de la riche Amérique.

6 Arrivé à l'épilogue, le narrateur se redemande si le lycéen rebelle, le militant révolutionnaire et le franc-tireur des commissions ministérielles n'ont pas finalement succombé un à un aux douceurs trompeuses du monstre dominant. Le sociologue s'en défend en resituant son parcours dans les flux mêlés d'une génération romantique et d'un monde globalisé. Couvert d'honneurs par la République, il ne se défie pas moins de sa religion civile et ne cesse en même temps de combattre les empiètements du religieux sur les institutions publiques au nom de prétendues racines que l'historien invalide. « Garder une distance à l'égard des satisfaits dominants comme des rebelles établis, ne pas essentialiser les divers codes ; circuler entre des mondes différents » (p. 225) sont les commandements pratiques de celui qui s'inscrit dans la lignée hérétique des protestants forcés par le Roi Soleil à la communion catholique et qui mâchaient discrètement l'hostie de façon sacrilège. Mais ce récit de vie intellectuelle ne mâche nullement ses mots et ne ronge aucun frein. Il nous guide de façon alerte dans la multiplicité et la duplicité des mondes qui composent les destins croisés du croyant, du militant, du savant, de l'enseignant, de l'administrateur ou du communiquant. Un récit qui fait vivre de façon éloquente les dialectiques propres à toute « carrière », telles que le sociologue américain Everett C. Hughes les a théorisées : entre généralité et particularité, entre fixité et mobilité, entre multiplicité et unicité. On ne peut donc finalement que se réjouir que le narrateur intrépide ait si bien réussi à dépasser les appréhensions premières de l'auteur.